

De l'échappement de la réalité ou : La réalité du mal

Remarques aphoristiques

La réalité du mal semble — dans un premier temps — plus efficace que celle du "vrai, du beau et du bien". Je suis à la merci de la première — dans un premier temps —, tandis que la seconde me libère. Elle ne veut rien de moi, elle est simple au contraire. Mais le mal veut-il quelque chose de moi et comment le veut-il ? N'est-il pas, peut-être, rien du tout de lui-même, mais veut-il justement être quelque chose à travers moi ? Cela signifierait qu'il me fait croire à une réalité qui n'en est pas une. C'est alors moi qui lui octroie être et réalité et donc une efficacité.

*

Fin octobre, je suis à Weimar. Et aussi à Buchenwald. Les deux vont de pair. Mais face à la persistance de la réalité de Buchenwald, le Weimar de Goethe, tel qu'il vit aujourd'hui ne vaut d'abord que pour une simple *attrape-touriste* [piège-à-touriste, dont j'ai été victime en 2017 effectivement. *ndt*] - pour un simple leurre de ce qui fut quelque chose et qui a été presque blessé à mort. De quel lieu extérieur ou intérieur puis-je encore affirmer aujourd'hui : "Ici, je suis humain, ici je peux l'être !" Le monde de Goethe peut devenir très présent, et il a alors aussi un avenir. Mais je dois le découvrir activement en moi.

Buchenwald me laisse sans voix. Un grand terrain vide en contre bas de la colline Ettersberg qui surplombe Weimar d'environ 300 mètres, en tournant le dos à la ville. Du gravier fin, un gravier gris, dans lequel on reconnaît les contours et les fondations reconnaissables des baraques du camp. Seule la périphérie a conservé des complexes de bâtiments plus ou moins grands, mais qui sont tels : le bâtiment de la porte (l'inscription : "À *chacun son métier*" est toujours écrite sur la grille) avec la prison, le four crématoire, la désinfection, la chambre des effets à plusieurs étages, une baraque reconstruite, la cantine des détenus, ainsi que deux tours de garde. Juste devant l'ancienne clôture, les vestiges de l'enclos des ours, qui étaient devenus un parc d'agrément pour les SS et de leurs familles. C'est ici que les mères emmenaient promener leurs enfants : d'un côté, des ours et d'autres créatures sympathiques, de l'autre, derrière la clôture électrifiée à 380 volts, des rebuts d'humanité écumant ... Tout autour une belle forêt de hêtres aux couleurs automnales et dorées. Et au-dessus de tout cela - à l'époque - la fumée et l'odeur du crématoire, qui faisait taire même les oiseaux. Aujourd'hui, dans le ciel gris d'automne volent de petits groupes d'étourneaux, un peu perdus au-dessus du vide - une lueur d'espoir ?

La réalité — objective, sobre et dure — de ce "vide là-présent" me contraint à une imagination qui n'englobe pas seulement l'horreur de ce seul camp, mais la violence de toute l'Europe. La violence inhumaine qui s'étend à l'ensemble de la population, la lutte à mort pour la survie, la peur et l'indifférence mortelles de toute une époque (un concept bien justifié au vu des conséquences). À cette indifférence, au mieux angoissante, répondent les Weimariens, qui ont vu les vapeurs nauséabondes qui s'échappaient jour et nuit du four crématoire du camp de concentration, qui ont vu passer chaque jour les colonnes de prisonniers traversant leur ville pour aller travailler et la présence massive des bataillons *Totenkopf*, en gardant le silence — et n'ont rien voulu savoir par la suite.

*

J'aurais probablement gardé le silence si je n'avais pas pu m'exprimer commodément et sans conséquences depuis mon bureau ou si j'avais pu participer à une manifestation plus ou moins protégée. J'aurais peut-être aussi adhéré à un parti — dans l'espoir de me protéger et de protéger mes proches, mais aussi de protéger ma liberté intérieure — à mon corps défendant. Aurais-je reconnu la réalité qui résultait de mon comportement ?

*

"Mais le vrai mal, c'est ce qui nous laisse sans voix, horrifiés, quand nous ne pouvons plus rien dire d'autre que : Cela n'aurait jamais dû arriver."¹

"Ceci n'aurait jamais dû arriver. Et je ne veux pas parler ici du nombre de victimes. Je veux dire la fabrication des cadavres..."²

1 Hannah Arendt: *Über das Böse. Ein Vorlesung zu Fraen der Ethik [Sur le mal. Un cours sur la question de l'éthique]*, édité à partir de la succession par Jérôme Kohn, Munich 2006, p.45.

2 Hannah Arendt dans une interview avec Günter Gaus en 1964, in : Hannah Arendt : *Ich will verstehen : Selbstauskünfte zu Leben und Werk [Je veux comprendre : Renseignements personnels sur sa vie et son œuvre]*, Munich 2005 ; cité op.cit., note 21, S. 168.

Hannah Arendt ne veut pas dire la "force qui veut le mal et crée toujours le bien" de Goethe. Ni la résistance productive sur laquelle je m'acharne et qui me conduit à la conscience de soi ; non pas l'être à qui je dois ma liberté et ma force créatrice, qu'il s'agit de reconnaître pour vaincre le mal. Ni le double à transformer, que je rencontre dans ma lutte pour la connaissance de soi. — Je ne peux pas "simplement" me débarrasser du "vrai mal" par l'école et mon développement, en le surmontant. — Hannah Arendt ne se penche pas sur les conséquences tragiques de l'égoïsme de l'hubris de certains puissants ou de quelconques dommages collatéraux. Il ne s'agit pas de quelque chose qui ne se reproduira plus jamais.

Elle dit : "Ceci n'aurait pas dû arriver". Il s'agit d'un passé avec des conséquences indélébiles et irréparables. Il s'agit d'une culpabilité absolue, pour laquelle une compréhension dans le sens du suivi d'un acte individuel apparaît impossible. Cette culpabilité, qui n'a rien à voir avec la "mauvaise volonté", au sens habituel du terme, n'est plus guère évaluable moralement, sa tolérance — même si c'est par le silence — appartient presque au même rang qu'elle-même. Ce silence de masse n'est plus guère explicable par la peur.

J'affirme que nous sommes toujours confrontés à de tels événements, nous sommes tous confrontés, qu'on le veuille ou non. Il n'est plus possible de se réfugier dans l'innocence. Et c'est pourquoi, pour cette chute, aucun futur Schiller ne nous félicitera jamais.

La "fabrication des cadavres" n'a pas cessé. Je veux dire par là, non seulement le Vietnam, le Rwanda, la Tchétchénie, l'Irak et le Darfour, ou les pratiques modernes d'euthanasie autour de la mort cérébrale. Je veux dire que la vision de l'homme du néodarwinisme et de l'eugénisme et de certes encore certains généticiens et chercheurs sur le cerveau, qui est encore contestée — et aujourd'hui peut-être encore de manière véhémente, mais elle n'en est pas moins depuis longtemps devenue en grande partie, une pratique de vie. Une pratique de vie telle que je ne peux guère m'y soustraire en tant qu'individu : dans l'économie globalisée, dans la fréquentation des technologies des médias dans les technologies de la santé, dans les systèmes de santé et de formation, dans la vie quotidienne. Cette conception du Je de l'homme est systématiquement privée de son fondement par cette image de l'être humain, non seulement par certains contenus ou par des actions ou des laisser-aller individuels mais encore par le fait que, de plus en plus, une irréalité — l'être humain sans Je — devient la réalité effective.³ J'en fais partie du simple fait que je participe à la vie ; que je téléphone tous les jours et que je suis assis devant mon ordinateur, que je mange ma banane bio ou que je lis le journal en me posant des questions sur la vie de la "société vieillissante" dans laquelle je vis et sur des scénarios climatiques plus ou moins pertinents ; du fait que je suis en train d'étudier des éditions complètes, de faire la chasse au petit verre de *Schnaps* ou que je fais la queue pour des expositions d'art. — Ce n'est pas une critique de la culture ni un appel à y renoncer. Il s'agit de l'attention intérieure pour ce qui est réel, sur le chemin d'apprentissage comme dans la vie quotidienne. Cette attention signifie tout d'abord l'intérêt et le dévouement portés à autrui, le vis-à-vis. Mon expérience montre que sans intérêt ni dévouement, je deviens, non seulement indifférent à l'égard de ce qui est (et je finis par le taire), mais je condamne aussi ce qui est de l'irréalité et qui n'en devient que plus efficace. Je menace d'anéantir le monde avec moi-même, aussi bien intentionné que je prétende l'être. — Je suis le seul à être attentif, personne d'autre sinon. Et j'en deviens par l'attention, au Je.

En ce sens, la question se pose Jacques Lusseyran à partir de l'expérience concentrationnaire, se pose aujourd'hui de nouveau, celle de l'attention comme une question de survie⁴, encore une fois, peut-être un peu différemment : il ne s'agit pas de la question de la survie individuelle à une époque où je suis dépouillé de toute dignité depuis l'extérieur. Il s'agit de l'efficacité du Je dans le monde et pour le monde. Du mal caractérisé par Hannah Arendt, je ne peux guère m'en débarrasser en fin de compte, qu'en le rencontrant activement, que s'il est combattu efficacement par l'amour qui émane du moi. Aussi utopique que cela puisse peut-être paraître : Seul l'amour, qui implique un renoncement à son propre désir de survie, crée une nouvelle réalité — humaine — qui s'oppose à l'irréalité en train de devenir. "Aimez bien le mal", dit-on chez Christian Morgenstern. Il s'agit peut-être là d'une mission de l'humanité, telle qu'elle n'était prévue à l'origine que pour la 6^{ème} époque culturelle après que la 5^{ème} a produit une reconnaissance accomplie du mal. Mais peut-être qu'Auschwitz et Buchenwald ont créé un nouvel anachronisme et qu'une anticipation nécessaire s'est donc produite ...

Ce qui a changé, c'est peut-être ceci : Si dans les années années 1930/40 (ou même plus tard sous le stalinisme), il n'y avait pas une idéologie ouverte et généralement reconnaissable en tant que telle, au premier plan, nous évoluons

3 Hans Markowitsch, chercheur sur le cerveau à Bielefeld, déclare dans un débat avec Jan Philipp Reemtsma : "Nous sommes en train d'identifier actuellement des mécanismes dans le cerveau qui peuvent générer un comportement pouvant engendrer ce que nous considérons moralement comme mauvais et juridiquement comme punissable. Du point de vue des neurosciences, ce sont des défauts, pour lesquels un délinquant ne peut rien car ils ne peuvent pas être corrigés, car ils sont congénitaux ou ont été acquis le plus souvent dans la petite enfance. (...) Mais lorsqu'une personne commet un délit, qu'elle commet une infraction parce qu'elle ne peut pas faire autrement, alors la société doit en tirer les conséquences pour son droit pénal" (*Der Spiegel* n°31/30.7.07). Le philosophe Hans Blumenberg caractérise une telle attitude comme suit : "Dans l'exécution de l'idée de science, l'être humain exécute ce qu'il fait à lui-même (...) la loi de l'entropie. Il se perd en tant qu'un événement improbable dans l'univers physique". (Hans Blumenberg : *Beschreibung des Menschen [Description de l'homme]*. Édité par Manfred Sommer, Frankfurt-sur-le-Main. 2006 ; cité d'après : Uwe Justus Wenzel : *Die Vernunft ist nur einen Steinwurf entfernt. Hans Blumenbergs nachgelassene Beschreibung des Menschen [La raison n'est qu'à un jet de pierre. La description posthume de l'être humain de Hans Blumenberg]*, *NZZ* 17/18.3.2007).

4 Jaques Lusseyran : Contre la pollution du Je, dans : Jaques Lusseyran : Une nouvelle vision du monde, Stuttgart 2002, pp. 86 et suiv.

aujourd'hui souvent dans un système anonyme de soi-disant contraintes, dont certains individus ou selon le cas des groupes, profitent parfaitement. Un dictateur visible n'est plus guère nécessaire. Cette constriction imposée par un système non personnalisable ne se manifeste-t-elle peut-être que maintenant et nettement de tout son poids, au début de ce 21^{ème} siècle, en raison du silence de masse ? Pendant ce temps, le système est devenu en attendant si puissant qu'il se dérobe à toute réforme et peut-être même à toute révolution ; même ces dernières sont déjà accaparées par lui. Le changement, en tant que véritable évolution, a plus que jamais besoin de la métamorphose d'un grand nombre d'individus, qui totalement nouveaux, indépendamment de tous les groupements et institutions devenus, s'unissent pour ce faire sans renoncer à nouveau.

*

Il est déjà très remarquable de se faire de telles réflexions. J'évolue avec elles entre l'orgueil et l'impuissance, entre l'invocation et la fuite, en me retirant moi-même du contexte sans même m'en rendre compte. Il est infiniment difficile de transformer la reconnaissance des contextes en une reprise de soi-même créatrice. Cette formulation a déjà de quoi séduire en elle-même. Je dois tout d'abord me prendre moi-même en charge.

Je dois donc devenir un auteur d'une double manière, en devenant un membre d'un groupe en me reconnaissant comme membre d'un groupe d'auteurs et, en même temps, en faisant preuve d'attention à son égard. Ce n'est qu'à ce moment-là que surgit quelque chose comme une justice. Ce type de justice va au-delà de la réparation du karma individuel. Après que ce qui est arrivé et n'aurait jamais dû se produire, il est nécessaire de procéder à un nouvel élan de développement, qui ne peut être atteint que par l'homme du présent qui fait apparaître son humanité.

*"Quand j'écris, même maintenant, le monde ne m'encercle pas, il ne se rétrécit pas toujours : il indique aussi une ouverture et un avenir. J'écris, j'invente. L'acte d'inventer en soi m'anime. Je ne suis pas figé et paralysé par le persécuteur. J'invente des personnages. Parfois, j'ai l'impression de sortir les gens de la glace, de déterrer la réalité dans laquelle elle les a congelés. Peut-être que c'est surtout moi que je déterre maintenant "*⁵.

*

*"Lorsque les images semblent bombarder physiquement la rétine, les images ne sont plus des choses détachées. Les images les plus marquantes ont la même force que les coups d'épée ou les coups de poing."*⁶

Retour à Buchenwald : Quel est l'effet des faits clairs et sobres, des faits que le directeur de Buchenwald a présentés pendant deux heures ? Ceux de chaque lieu particulier, par exemple, devant le centre d'isolement, la prison ou le four crématoire ? Je regarde les choses, les crochets sur le mur, la table de dissection dans la "pathologie", le toboggan à cadavres, l'installation reconstituée pour la mise à mort de la nuque et les fours : les instruments conservés pour la "fabrication des cadavres". Sagement intéressé, pas trop intensément, déjà un peu effrayé nonobstant, en silence et dans une apparente indifférence. Le soir, messe en ut mineur de Mozart dans l'église municipale de Herder, le lendemain, des conversations stimulantes sur Goethe, Anna Amalia et Mme von Stein, au soleil et au vent, dans le parc automnal de l'Ilm. Puis, le lundi — en fait, je voulais encore me promener dans la ville de Weimar : complètement épuisé et sans force, presque physiquement malade. Je rentre à Francfort dès le matin et me couche. Je passe le reste de la journée au lit. Je n'ai jamais rien vu de tel sur moi.

Comment me serais-je senti si je n'avais pas eu *Jorge Semprun* à mes côtés, en arrière-plan, alors que j'avais encore lu quelques pages à l'aller de *"Écrire ou vivre"* ? *"Vous êtes devant moi, les yeux écarquillés, et je me vois soudain dans ce regard terriblement fixe : leur horreur"*. Telle est la première phrase. Semprun, qui a été co-libéré le 11 avril 1945, rencontre devant le camp trois officiers alliés et ne réalise qu'à leur regard, ce que lui, réellement libéré ressent, lui qui vient de passer deux ans ici à Buchenwald sans miroir. Son apparence est totalement "normale" pour l'époque et les soldats avaient certainement vu des choses pires. *"Il ne reste donc que mon regard, j'en déduis, qui puisse les inquiéter à ce point. C'est l'horreur de mon regard que le leur révèle, en étant rempli d'horreur. Si leurs regards sont des miroirs, alors je dois avoir un regard erroné, dévasté"*.⁷

Jorge Semprun condense son vécu en image - à partir de la force du Je qui a traversé la mort. *"Peut-être avais-je survécu à la mort, je n'avais pas simplement survécu, mais j'en étais ressuscité : peut-être étais-je désormais immortel ..."*. *"Mais la certitude d'avoir traversé la mort, s'estompait parfois, en montrant son revers funeste. Cette*

5 David Grossman : *Die Welt wird immer enger [Le monde devient de plus en plus étroit]*. Discours du 29.4.2007 à New York lors du Festival PEN "World Voices" sur le thème de la liberté d'expression, dans : *Die Zeit* 19/2007 du 3.5.2007.

6 L'historien de l'art Horst Bredekamp dans un entretien au SZ sur le débat sur la torture du 27.5.2004.

7 Jorge Semprun : *Schreiben oder Leben [Écrire ou la vie]*, Francfort-sur-le-Main, 1997, p. 11 et suivantes.

traversée devient alors la seule réalité concevable, la seule expérience réelle". — Il ne s'agit donc pas qu'il fût sorti "vainqueur" de l'horreur, mais d'avoir affronté son expérience au sein même du Je — et conservé ainsi sa dignité autant que sa honte. Cela a une vertu de rayonnement. Je ne vis plus seulement l'anonymat des chiffres de l'horreur et des détails anecdotiques, mais dans un Je organisateur — quand bien même il ne fasse alors que raconter son échec. Cela me permet de comprendre, même les faits durs présentés. Cela me permet au moins de comprendre *quelque chose*. Et cela me fait ressentir de la honte. Mais relier ce qui a été dit à ce qui a été vu, les anecdotes racontées avec le crochet au mur : c'est plus difficile. Là un abîme s'ouvre, que je ne remarque qu'après coup — comme un vide en moi-même.

Le mal est ensorcelé dans l'image créée à partir du centre du Je. Il n'est pas amoindri, minimisé comme dans de quelconques récits de victoire. L'image elle-même contient la rencontre d'être à être, c'est-à-dire le combat. Et comme c'est une image "réelle", je peux la regarder - ou pas, je ne suis pas à sa merci. Mais je peux aussi la regarder en moi-même : Je peux faire revivre l'image ; je peux faire partie de l'image et devenir celui qui la façonne. Devenir une image. Mais il faut aussi savoir regarder de telles images, apprendre à les utiliser et principalement à les entretenir pour pouvoir les voir, pouvoir les percevoir en tant que telles. (Et c'est justement ce que les médias font avec les images de coups de poing dont il est question, dont parle *Horst Bredekamp*. Elles frappent l'âme sans protection, la creusent et l'occupent en même temps). Ensuite, alors, elles commencent à briller, à travers l'obscurité. Je viens d'en faire l'expérience avec les tableaux de Jorge Semprun. Heureusement qu'il n'a pas suivi le diktat d'Adorno.

Une confrontation intellectuelle avec le mal ne porte pas loin, cela ne va plus très loin aujourd'hui. Son résultat, la revendication du "plus jamais ça", n'a encore guère eu d'effet durable, bien que, pour beaucoup c'était et c'est certainement encore un véritable idéal. Ce qui renforce le Je, c'est finalement ce qui est seulement efficace en vue d'un avenir, — "la certitude d'avoir traversé la mort" sur laquelle Jorge Semprun écrit. Ou l'acceptation du "corps de douleur", dont parle un ami. De là naît la force de la compassion. — Si seulement nous n'étions pas toujours si préoccupés par nous-mêmes et devenions ainsi involontairement des suiveurs silencieux !

*

Il commence à pleuvoir à Buchenwald. Une légère pluie de terre, provenant d'un ciel de plus en plus uniformément gris et proche, fait paraître tout un peu plus doux et plus tendre, même l'air.

Die Drei 8-9/2007.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Stephan Stockmar, né en 1956. A fréquenté l'école Waldorf libre à Hambourg-Wandsbek. Études de biologie à l'université et de géographie à Hanovre, Doctorat sur un sujet d'écologie végétale. Chargé de mission pour les questions environnementales. 1990-2000 Travail culturel à la Rudolf Steiner à Francfort-sur-le-Main. Depuis, responsable de la rédaction de la revue *Die Drei*. Publication de divers essais, entre autres sur Goethe, la question du développement et le champ de tensions entre l'anthroposophie et la science, les sciences naturelles et sur l'art. Voir : <https://wortgartenwerk.de/>